



HAL
open science

Nation, identité, communauté? Quelques réflexions sur la littérature anglaise des XIV^e et XV^e siècles

Aude Mairey

► To cite this version:

Aude Mairey. Nation, identité, communauté? Quelques réflexions sur la littérature anglaise des XIV^e et XV^e siècles. SHMESP. Nation et nations au Moyen Âge. Actes du 44^e congrès de la SHMESP, Publications de la Sorbonne, 2014. halshs-02389185

HAL Id: halshs-02389185

<https://shs.hal.science/halshs-02389185v1>

Submitted on 2 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nation, identité, communauté ?

Quelques réflexions sur la littérature anglaise des XIV^e et XV^e siècles

Les débats sur l'existence et sur l'identité de la nation anglaise à la fin du Moyen Âge ont été, et sont toujours, porteurs de nombreuses controverses. Ils s'articulent avec des discussions nourries sur les notions d'*englishness* et de *britishness*, notamment dans le triple contexte de la conquête normande, des entreprises de conquête et/ou de colonisation des autres parties des îles Britanniques, et de la guerre de Cent Ans. La plupart des questionnements récents des médiévistes anglophones partent de la définition de la nation que donne Benedict Anderson dans son célèbre ouvrage *Imagined Communities* (1991) : « Une communauté politique imaginée – et imaginée à la fois comme limitée et souveraine, de manière inhérente¹. » Si ces médiévistes s'en sont beaucoup inspirés, ils critiquent aussi régulièrement Anderson, dans la mesure où, pour ce dernier, la nation n'a pu apparaître qu'au XVIII^e siècle et constitue un phénomène intrinsèquement moderne, puisque le Moyen Âge serait uniquement dominé par l'universalisme chrétien². En ce sens, les débats sur la possibilité de l'existence de la nation au Moyen Âge portent donc aussi sur l'épineuse question de la modernité et de la périodisation de cette dernière. Or, ces derniers aspects constituent également, dans l'historiographie anglophone actuelle, des nœuds importants de réflexion³.

Depuis la parution de l'ouvrage d'Anderson, donc, on assiste à une petite floraison d'études qui tentent de définir ce qu'aurait pu être la nation anglaise au Moyen Âge ; parmi d'autres, citons deux recueils importants, [p. 108] *Concepts of national identity in the Middle Ages* (1995) et *Imagining a Medieval English Nation* (2004)⁴ ; ou encore les travaux de John Gillingham ou d'Alfred Smyth⁵. La question des « origines » de la nation est évidemment très discutée : pour certains, on peut voir se dessiner les prémices d'une nation anglaise dès la période anglo-saxonne, à partir de la fin du IX^e siècle ; pour d'autres, les origines seraient plutôt à placer au XII^e siècle, après la conquête normande ; pour d'autres enfin, les deux derniers siècles du Moyen Âge sont la période centrale pour la constitution d'une « nation » anglaise. Ces questionnements sur la nation et ses origines sont parfois reliés à une réflexion sur les relations houleuses des Anglais avec les autres habitants

¹ B. Anderson, *Imagined Communities : Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, Londres, 1991, 2010, p. 224.

² *Ibid.* Voir également H. Kohn, *Nationalism : Its Meaning and History*, Princeton, 1955.

³ Voir notamment le récent ouvrage *Cultural Reformations. Medieval and Renaissance in Literary History*, éd. B. Cummings, J. Simpson, Oxford, 2010.

⁴ *Concepts of National Identity in the Middle Ages*, éd. S. Forde, L. Johnson, A. V. Murray, Leeds, 1995 ; *Imagining a Medieval English Nation*, éd. K. Lavezzo, Minneapolis, 2004.

⁵ J. Gillingham, *The English in Twelfth-Century : Imperialism, National Identity and Political Values*, Woodbridge, 2000 ; A. P. Smyth, *Medieval Europeans : Studies in Ethnic Identity and National Perspectives in Medieval Europe*, Basingstoke, 1995.

des îles Britanniques – Gallois, Écossais, Irlandais – ainsi qu’avec le continent. Ils s’articulent donc avec une double réflexion, d’une part sur les notions d’empire et d’impérialisme, d’autant que, récemment, Peter Crooks a relancé le débat sur la question d’un « empire anglais » à la fin du Moyen Âge⁶ ; et d’autre part sur les notions d’identités, dans la mesure où la notion même d’identité anglaise, étant donné les apports différents issus des « invasions » successives (Anglo-Saxons, Danois, Normands...), est évidemment complexe.

Pour la fin du Moyen Âge, l’éditrice du recueil *Imagining a Medieval English Nation*, Kathy Lavezzo, qui a également écrit un ouvrage important sur les représentations de l’espace de l’Angleterre à la fin du Moyen Âge⁷, résume le programme de ces recherches pour ce qui concerne spécifiquement les éléments internes de la constitution d’une « nation anglaise » sur lesquels je me concentrerai dans les pages qui suivent :

Il est essentiel de considérer la manière dont une variété de phénomènes a œuvré concomitamment pour permettre d’imaginer une nation anglaise à la fin du Moyen Âge. Insérer le problème du nationalisme dans les études médiévales anglaises impliquerait ainsi d’explorer les conceptions d’une communauté anglaise au sein de nombreux domaines culturels et politiques, tels que la loi (le développement de la *Common law*), l’Église (Wyclif, l’*ecclesia anglicana*, le nationalisme monastique), le *scriptorium* (l’historiographie [p. 109] nationale, la montée du vernaculaire), le militaire (le sentiment anglais et la guerre de Cent Ans) et la cour (le culte d’Arthur, le *fin amor* anglais)⁸.

Elle appelle donc à une appréhension globale du phénomène, qui paraît effectivement indispensable. Notons toutefois qu’elle introduit là un terme encore plus problématique que celui de nation, le nationalisme, dont les connotations contemporaines rendent, me semble-t-il, l’usage malaisé.

Cela dit, la langue et la littérature tiennent évidemment une place essentielle dans cette approche globale et dans les débats historiographiques, et d’abord en rapport avec le développement de l’anglais comme langue écrite et intellectuelle à partir de la seconde moitié du XIII^e siècle. En 1996, Thorlac Turville-Petre a montré l’existence d’un lien fort entre l’affirmation de l’anglais et celui d’un nationalisme – là encore – au tournant des XIII^e et XIV^e siècles, en s’appuyant sur un certain nombre de textes écrits en anglais durant cette période, en particulier les œuvres de Robert Mannyng († ca. 1338), auteur d’une chronique et d’un manuel dévotionnel⁹. Sans même entrer dans les détails de l’interprétation des textes et des manuscrits qu’il a utilisés, cette affirmation est problématique car il semble ne pas faire de distinction entre nationalisme,

⁶ P. Crooks, « State of the Union: Perspectives on English Imperialism in the Late Middle Ages », *Past and Present*, 212 (2011), p. 3-42.

⁷ K. Lavezzo, *Angels on the Edge of the World : Geography, Literature and English Community, 1000-1534*, Ithaca, 2006.

⁸ *Imagining a Medieval English Nation*, *op. cit.* n. 4, p. xviii.

⁹ Th. Turville-Petre, *England the Nation. Language, Literature, and National Identity, 1290-1340*, Oxford, 1996. Pour une critique de son usage de Mannyng, voir notamment D. Moffat, « Sin, Conquest, Servitude : English Self-Image in the Chronicles of the Fourteenth Century », *The Work of Work : Servitude, Slavery and Labor in Medieval England*, éd. A. Frantzen, D. Moffat, Glasgow, 1994, p. 146-168.

sentiment national et identité nationale, ce qui n'est évidemment pas tout à fait la même chose.

D'autres auteurs, telle Diane Speed, sans employer le terme de nationalisme, ont cependant tenté de montrer, en s'inspirant d'analyses portant sur la période moderne ou contemporaine, que certains romans appartenant à la « matière d'Angleterre », tel *Havelok the Dane*, probablement composé à l'extrême fin du XIII^e siècle, constituent bien une littérature nationale anglaise¹⁰. Mais c'est sans aucun doute la littérature arthurienne, de Geoffrey de Monmouth à Thomas Malory, qui a fait l'objet des attentions les plus soutenues, notamment dans le cadre de la « récupération » d'Arthur par Édouard I^{er} à la fin du XIII^e siècle, puis par Édouard III [p. 110] au XIV^e siècle¹¹. Patricia Ingham et Felicity Riddy ont largement insisté sur l'importance de la littérature arthurienne pour la constitution d'une nation, sans négliger toutefois le fait que le mythe arthurien est un lieu de tension dans les îles Britanniques, du fait de ses racines galloises. Felicity Riddy souligne en effet que :

L'histoire arthurienne, dans les textes historiques et les romans [...], a traversé les frontières culturelles créées par l'imbrication du langage, de la géographie, du genre, de la vocation et de la classe, et a offert une sorte d'unité culturelle dans la vision d'un passé national partagé. Les lecteurs arthuriens, plus que tous les autres, peuvent être considérés comme lisant pour l'Angleterre : les textes arthuriens, en un sens, créent une nation¹².

Mais la littérature arthurienne soulève un point crucial, tout comme d'ailleurs les textes présentant le mythe de la fondation troyenne de l'Angleterre incarné par le petit-fils d'Énée, Brutus¹³, et plus largement les chroniques anglaises : tous les textes arthuriens ne sont pas écrits en anglais, loin de là, de même que la chronique d'Angleterre la plus populaire, le *Brut*, a d'abord été écrite en français (à la fin du XIII^e siècle) et n'a été traduite que relativement tard en anglais (à la fin du XIV^e siècle)¹⁴. Ces textes soulèvent donc le problème de l'adéquation entre une langue et une nation.

Ce problème préoccupe aujourd'hui un certain nombre de littéraires et d'historiens, dans la mesure où des travaux récents sur le multilinguisme de l'Angleterre médiévale ont effectivement montré que cette identification d'une langue et d'une nation y était alors problématique¹⁵. De fait,

¹⁰ D. Speed, « The Construction of the Nation in Medieval English Romance », *Readings in Medieval English Romance*, éd. C. Meale, Cambridge, 1994, p. 135-157.

¹¹ Sur ce point, voir par exemple N. Saul, *For Honour and Fame. Chivalry in Medieval England, 1066-1500*, Cambridge, Mass., 2011.

¹² F. Riddy, « Reading for England : Arthurian Literature and national consciousness », *Bibliographical Bulletin of the International Arthurian Society*, 43 (1991), p. 314-332, ici p. 331. Voir aussi P. Ingham, *Sovereign Fantasies: Arthurian Literature and the Making of Britain*, Philadelphie, 2001.

¹³ Voir M.-F. Alamichel, « Brutus et les Troyens, une histoire européenne », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 84/1 (2006), p. 77-106 ; A. Mairey, « Mythe des origines et contrat politique chez Sir John Fortescue », *Avant le contrat social. Le contrat politique dans l'Occident médiéval (XIII^e-XV^e siècles)*, éd. F. Foronda, Paris, 2011, p. 417-433.

¹⁴ Voir L. M. Matheson, *The Prose Brut : The Development of a Middle English Chronicle*, Temple, Ariz., 2001.

¹⁵ Voir A. Mairey, « Multilinguisme et code-switching en Angleterre à la fin du Moyen Âge. Approche historiographique », *Cahiers électroniques d'histoire textuelle du LAMOP*, 2, 2009 (1^{re} éd. en ligne 2011 : <http://lamop.univ-paris1.fr/spip.php?rubrique218>).

Kathy Lavezzo, on l'a vu, cite « la montée du vernaculaire », l'anglais en l'occurrence, comme un des éléments significatifs de la constitution d'une nation anglaise durant cette période. Or, si l'anglais prend de fait une importance croissante, surtout à partir de la fin du XIV^e et au XV^e siècle, [p. 111] pour des raisons qui restent d'ailleurs discutées¹⁶, l'autre vernaculaire du royaume depuis la conquête de 1066, le français, reste essentiel jusqu'à la fin de la période¹⁷. Cela a conduit certains spécialistes, en particulier Ardis Butterfield, à contester, au moins dans une certaine mesure, les travaux sur la nation anglaise, et en particulier ceux qui sont fondés sur un hypothétique « triomphe de l'anglais », que ce soit dans le domaine littéraire ou institutionnel, au détriment du français¹⁸. Car ce dernier est paradoxalement tout aussi constitutif de la culture anglaise, même si cela provoque de plus en plus de tensions dans le cadre de la guerre de Cent Ans¹⁹.

On le voit, donc, les débats sont loin d'être tranchés et, comme souvent un retour aux sources et à leur lexique paraît d'autant plus nécessaire. Qu'en est-il, par exemple, dans la littérature politique en langue anglaise de la fin du Moyen Âge, qui constitue alors un champ très important de l'expression d'un dialogue politique, ainsi qu'un champ essentiel du développement de l'anglais à l'ombre de la figure tutélaire de Chaucer, développement indéniable même s'il faut le considérer en rapport avec les textes composés dans les autres langues ? Je propose là le début d'une enquête, dans la mesure où la comparaison avec d'autres sources est indispensable. Deux corpus ont été retenus pour cette enquête préliminaire. Le corpus principal comprend des œuvres poétiques signées ou anonymes allant des années 1360 aux années 1470 :

- Des poèmes allitératifs de la fin du XIV^e et du début du XV^e siècle, incluant le *Piers Plowman* de William Langland et les poèmes dits de sa tradition.
- Des miroirs au prince poétiques, en particulier la *Confessio amantis* de John Gower, le *Regement of Princes* de Thomas Hoccleve et, plus tardivement, l'*Active Policy of a Prince* de George Ashby.
- Des textes de John Lydgate, le poète le plus prolifique du XV^e siècle, incluant de larges extraits de sa *Fall of Princes* et de nombreux poèmes composés pour des occasions variées.
- [p. 112] Des poèmes de circonstances, lancastriens et yorkistes, composés tout au long du XV^e siècle.

¹⁶ Pour une synthèse récente en français, voir C. Fletcher, « Langue et nation en Angleterre à la fin du Moyen Âge », *Revue française d'histoire des idées politiques*, 36 (2012), p. 233-252.

¹⁷ Voir *Language and Culture in medieval Britain: The French of England, c. 1100-c. 1500*, éd. J. Wogan-Browne, Woodbridge, 2009.

¹⁸ Voir notamment J. Fisher, *The Emergence of Standard English*, Lexington, 1996 ; B. Cottle, *The Triumph of English, 1350-1400*, Londres, 1969.

¹⁹ A. Butterfield, *The Familiar Enemy: Chaucer, Language and the Nation in the Hundred Years War*, Oxford, 2009.

Le second corpus, de moindre ampleur et en prose, regroupe les 32 prologues et épilogues de William Caxton, premier imprimeur anglais et traducteur prolifique dans les années 1470-1480²⁰.

Les remarques qui suivent n'ont évidemment aucun caractère exhaustif et n'ont d'autre objet que de présenter quelques pistes. En particulier, je n'aborderai pas la question de la perception de l'anglais et de ses usages par les auteurs de la période en lien avec cette question de la nation. Je me concentrerai plutôt sur les significations et les usages de quelques termes importants, afin de tenter de cerner un peu mieux la perception de l'Angleterre comme espace vécu par une communauté spécifique : la nation, le lexique des types d'espaces vécus, et le terme *commune* et ses dérivés.

Qu'en est-il, tout d'abord, du terme *nacion* lui-même ? Dans l'ensemble du corpus principal, il n'apparaît qu'à 14 reprises. Il est toutefois intéressant de souligner qu'il est employé dans le sens général d'un peuple ou d'un pays, et non comme une catégorie particulière. Et ce n'est que dans les textes les plus tardifs, et en particulier l'*Active Policy* de George Ashby, que la nation qualifie l'Angleterre :

Maîtres Gower, Chaucer et Lydgate, premiers poètes de cette nation, [vous avez] pour toujours embelli l'anglais, premiers fondateurs, pour notre réconfort, d'un anglais doux et vivifiant, pour la formation de nouvelles balades – ce qui n'était pas le cas auparavant – par lesquelles nous pouvons tous acquérir savoir et instruction²¹.

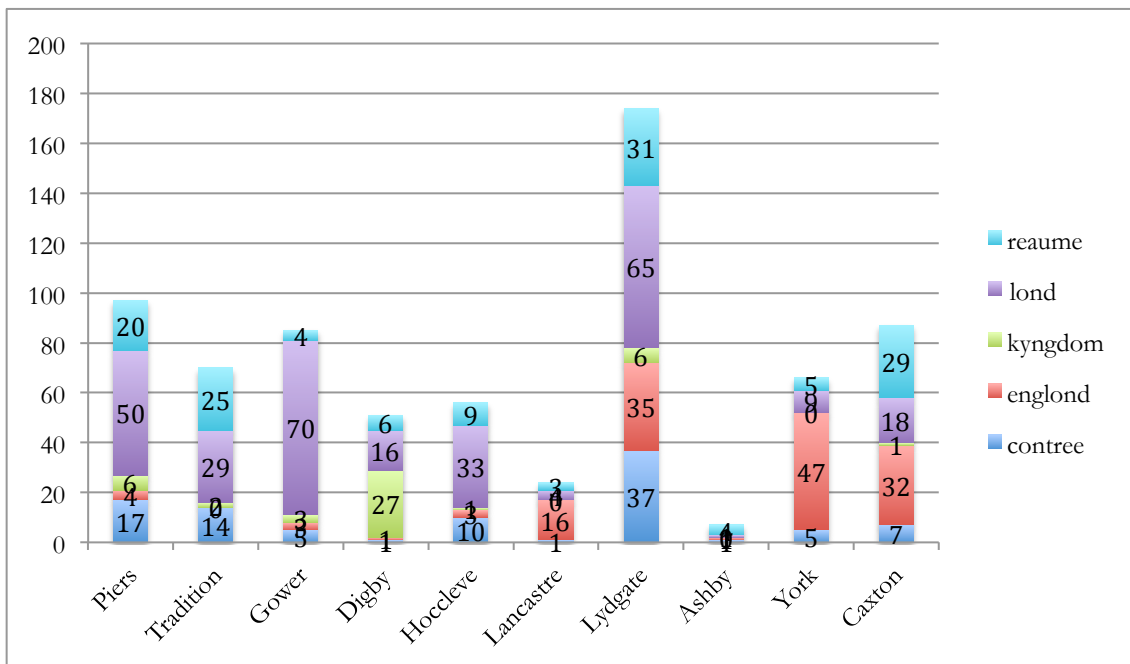
On notera, bien sûr, le lien qui est ici fait entre langue, littérature et nation... Le terme reste rare, toutefois, même à la fin du XV^e siècle ; il n'apparaît qu'une seule fois, au pluriel, chez Caxton. Le mot existe donc, mais n'est employé que de manière très anecdotique et, à l'exception d'Ashby, dans un sens très général.

Mais d'autres termes définissant un espace spécifique, et en particulier l'espace anglais, apparaissent plus fréquemment dans les textes : *contree* (98 occurrences), *lond* (295), *kyngdom* (46), *reaume* (136) et bien sûr *Englond* (142). [p. 113]

²⁰ Pour le détail, voir A. Mairey, « William Caxton : auteur, éditeur, imprimeur », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 19 (2010) [*Identités britanniques. Espaces, langues, cultures*, éd. J.-P. Genet], p. 123-142.

²¹ George Ashby, *Active Policy of a Prince*, éd. M. Bateson, *George Ashby's Poems*, Londres, 1899 (Early English Texts Society, extraordinary series, 76), vers 1-7. [*Maisters Gower, Chaucer and Lydgate, / Premier poetes of this nacion, / Embelishing oure englisshe tendure algate, / Firste finders to oure consolacion / Off fresche, douce englisshe and formacion / Of newe balades, not used before, / By whome we all may haue lernyng and lore.*]

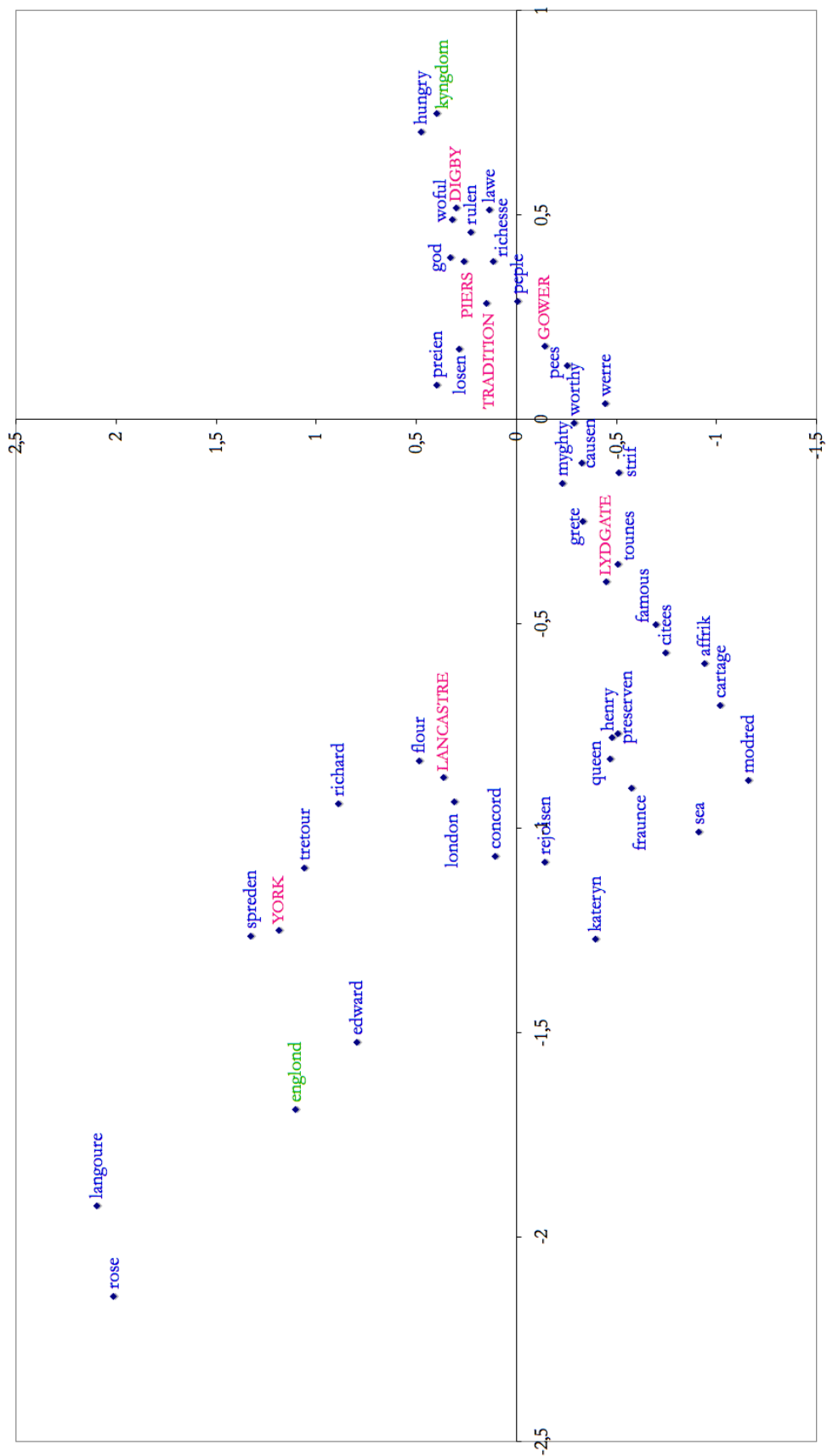
Graphique 1 — La distribution des termes spatiaux



La distribution de ces termes dans le corpus montre d'emblée que Lydgate est le poète qui les utilise le plus souvent ; surtout, *Englund* est employé de manière croissante dans le courant du XV^e siècle, alors qu'il n'apparaît que rarement dans les œuvres de la fin du XIV^e et du début du XV^e siècle. Avant de revenir sur ce dernier point, précisons un peu la nature des associations de ces termes, par l'analyse de leurs cooccurrences, c'est-à-dire, pour faire simple, des mots situés dans leur environnement immédiat. Pour une visualisation plus aisée des résultats, j'ai effectué une analyse factorielle par correspondance pour le corpus principal²². [p. 114]

²² Rappelons qu'une analyse factorielle par correspondance permet de visualiser les oppositions relatives entre les textes et les mots d'un corpus donné.

Graphique 2 — Analyse factorielle des cooccurrences des termes spatiaux



[p. 115] Le premier facteur, qui montre les principales oppositions, contribue pour 32,76% à la variance totale, ce qui signifie qu'il représente pratiquement un tiers des oppositions relatives. Les textes en opposition sont, à l'est du graphique, *Piers Plowman* et les poèmes du Digby 102 ; et, à l'ouest du graphique, les poèmes de Lydgate ainsi que les poèmes yorkistes. Du côté est, on trouve le terme *kyngdom*, surreprésenté dans les poèmes du Digby 102 ; les autres termes importants renvoient à la prospérité du royaume (*richesse, hungry*) et à son gouvernement (*rulen, lawe*). Du côté ouest, on trouve *Englond*, surreprésenté dans les textes les plus tardifs, mais aussi d'autres espaces spécifiques : Londres, la France, ainsi que des espaces plus lointains – Carthage, l'Afrique – du côté de Lydgate. Il y a aussi d'autres termes géographiques : les cités, les villes, la mer notamment ; des noms propres : *Edward, Henry, Kateryn*, mais aussi *Mordred* ; et enfin des mots liés à la préservation d'un espace, comme *preserven* ou *concord*. Le lien est fort, bien sûr, dans le contexte politique trouble dans lequel ces textes ont été produits. Mais au total, les espaces semblent bien plus ancrés dans une réalité toponymique et géographique dans les textes de Lydgate et de la guerre civile que dans les autres, pour des raisons toutefois un peu différentes.

Le second facteur (24,16%) oppose cette fois les textes de Lydgate, au sud, et les textes yorkistes, au nord. Au sud, le vocabulaire géographique déjà noté autour de Lydgate s'accompagne cette fois de notions plus larges, mais essentielles pour l'intégrité de l'espace, la paix, la guerre, la lutte (*strif*), que l'on retrouve aussi du côté des textes de Gower. De fait, la question de la guerre et de la paix est très importante dans ces œuvres²³.

Mais si les oppositions sont intéressantes, les termes neutres, qui n'apparaissent pas sur ce graphique, le sont aussi car ils forment un socle commun aux textes. On retrouve en premier lieu les autres termes qui ont servi à construire l'analyse : *contree, lond, reaume* ; les notions d'unité, de droit et de défense ; et enfin, du côté des acteurs, le roi et les communes. La nécessité de l'unité et de l'intégrité d'un espace donné, dans un cadre politique, constitue de fait un élément essentiel de ces textes, même s'ils ne l'expriment pas forcément de la même manière.

Toutefois, l'évolution la plus nette est l'usage croissant du mot *Englond* au cours du XV^e siècle. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'il soit [p. 116] inconnu auparavant – Gower écrit sa *Confessio amantis*, par exemple, *for Englond's sake* – mais simplement que l'on préfère de plus en plus ce terme à d'autres plus généraux, tels que *kyngdom* ou *reaume*, encore que, chez Caxton, on trouve fréquemment l'expression *royaume of Englond* ou *noble royaume of Englond*.

Tableau 1. Les principales cooccurrences d'*Englond* dans le corpus poétique

Occurrences	Fréquence	Cofréquence	Indice
<i>fraunce</i>	90	30	1000

²³ Voir A. Mairey, « Les poètes lancastris : quel engagement pour la paix ? », dans *De Dante à Rubens : l'artiste engagé ? (vers 1300-vers 1640)*, éd. J.-P. Genet, P. Boucheron, E. Anheim, à paraître.

<i>henry</i>	64	11	8.7
<i>rose</i>	53	10	8.3
<i>rejoisen</i>	28	8	8.3
<i>binden</i>	79	11	7.7
<i>concord</i>	15	6	7.4
<i>edward</i>	53	9	7.1
<i>regent</i>	7	4	5.8
<i>preien</i>	188	13	5.3
<i>unite</i>	52	7	5
<i>spreden</i>	42	6	4.5
<i>langoure</i>	20	4	3.7
<i>queen</i>	37	5	3.7
<i>title</i>	38	5	3.6
<i>crounes</i>	10	3	3.4
<i>kateryn</i>	11	3	3.3
<i>reaume</i>	79	6	3

Si l'on y regarde de près, on s'aperçoit que le couple Angleterre/France domine – *Fraunce* est la première cooccurrence d'*Englond*, et de loin. Il est très prégnant dans les poèmes courts de Lydgate, notamment, écrits dans les années 1420-1440. Les concordances d'*Englond* montrent bien que nous sommes là dans le contexte de la double monarchie issue du traité de Troyes de 1420 et de la justification anglaise sur ce thème. Toutefois, dans les textes les plus tardifs, ce couple est moins dominant, en particulier dans le contexte de la guerre des Roses. Certains poèmes lancastriens, et pratiquement tous les poèmes yorkistes, mettent d'abord l'accent sur la concorde et l'unité – cela tourne parfois au leitmotiv. Les problèmes intérieurs jouent un rôle aussi important dans le développement de l'emploi d'*Englond* que les relations avec la France.

[p. 117] Au-delà de cette rapide analyse du lexique, certains passages permettent de préciser les choses sur le plan de la perception de l'Angleterre comme espace vécu au XV^e siècle. Deux exemples issus de chacun des corpus seront envisagés. Au début de l'histoire d'Arthur, narrée dans le livre VIII de *Fall of Princes* de Lydgate, une adaptation du *De casibus* de Boccace par le biais de la traduction de Laurent de Premierfait, se trouve une description de l'Angleterre qui constitue à l'origine un ajout de Laurent au texte de Boccace, mais à laquelle Lydgate apporte des changements. En voici le début :

Et il [Boccace] commence d'abord à décrire brièvement la vision de la Bretagne et de ce pays, enclos par une vaste mer, placé loin à l'Ouest, comme vous pouvez le voir, avec l'Espagne située à l'opposé d'un petit angle appelé Angleterre, avec la France en face. Ainsi décrit-il cette vision, avec de nombreuses rivières plaisantes et délicieuses, les bains chauds et les sources que l'on y trouve, des minerais variés et des métaux en abondance²⁴.

Suivent encore trois strophes où Lydgate décrit d'autres merveilles et notamment les atouts des

²⁴ John Lydgate, *Fall of Princes*, part III, éd. H. Bergen, Londres, 1924 (Early English Texts Society, extraordinary series, 123), livre VIII, vers 2672-2681. [And first be gynneþ breefli to descryue / The sibt of Breteyne & of that contre, / Which is enclosed with a large se, / Set ferr westward, as ye shal vnderstond, / Hauyng Spaigne set in the opposit, / Of a smal angle callid Ingelond, / Fraunce aboute hym, descryuyng thus his sibt, / With many a ryueer plesaunt of delibt, / Hote bathes & wellis ther be founde, / Dyuers myneres, of metallis ful habounde.]

principales villes du pays – presque à la manière d’un guide touristique – contrairement à Laurent de Premierfait, qui se contente de terminer sa description par l’explication de propriétés de ressources précieuses que l’on peut trouver dans l’île. Outre ces transformations, qui soulignent que Lydgate est plus attentif que Laurent à une géographie précise de l’Angleterre, l’auteur anglais se distingue également par le fait qu’il ne reprend pas l’étymologie du mot Angleterre donnée par Laurent (ce dernier relie l’angle géométrique et l’Angleterre) ; en outre, il met davantage en valeur la position périphérique de l’île et ce, dans un sens positif. Ainsi s’inscrit-il dans une tradition bien marquée de description géographique de l’île, comme l’a montré Kathy Lavezzo²⁵. Cette tradition est, à la fin du Moyen Âge, en grande partie assurée par une cartographie particulièrement dynamique en Angleterre, comme en témoigne par exemple la *Gough Map* produite au milieu du XIV^e siècle, mais aussi par des chroniques, notamment le *Polychronicon* de Ranulf Higden, célèbre chronique universelle de la première moitié du XIV^e siècle, dont le dernier tiers du premier livre est consacré à une description minutieuse de la géographie de l’Angleterre. Caxton l’a édité séparément dans un opuscule intitulé *A description of Britain* en 1480, alors même qu’il publie deux ans [p. 118] plus tard l’intégralité de la traduction du *Polychronicon*. Cette description est accompagnée de l’épilogue suivant :

Ici se termine la description de Bretagne, qui contient l’Angleterre, le pays de Galles et l’Écosse ; et aussi l’Irlande, parce qu’elle est soumise à l’Angleterre, et cela depuis longtemps. J’ai donc ajouté sa description après celle de la dite Bretagne, que j’ai prise dans le *Polychronicon*. Et parce qu’il est nécessaire que tous les Anglais connaissent les propriétés, leurs commodités et leurs merveilles, je les ai imprimées dans la traduction de Trévisa, qui avait traduit le livre du *Polychronicon* en anglais à la demande de lord Berkeley²⁶.

Notons que Caxton imprime la description de toutes les îles britanniques et pas seulement de l’Angleterre, même si cette dernière occupe l’essentiel du texte. Toutefois, il s’adresse spécifiquement aux Anglais qui doivent connaître la géographie de leur pays et des pays adjacents et ce d’autant plus que, l’Écosse exceptée, ils sont sous domination anglaise. Du point de vue de l’espace vécu, la dimension de l’*englishness*, y compris dans sa dimension impérialiste, semble ici indéniable. Qu’en est-il si l’on regarde du côté de la « communauté » ?

Le dernier terme auquel je souhaiterais m’attacher est *commune*, avec ses dérivés. Le terme de *commune* est alors, en Angleterre, très chargé politiquement, et ce d’autant plus qu’il est doté d’une forte polysémie²⁷. Comme l’a souligné John Watts dans un article essentiel :

²⁵ Lavezzo, *Angels on the Edge of the World*, op. cit., n. 7, passim.

²⁶ *The Prologues and Epilogues of William Caxton*, éd. W. J. Crotch, Londres, 1928, p. 40. [Here endeth the discription of Britayne, the whiche conteyneth Englund, Wales and Scotland ; and also bicause Irlonde is under the reule of Englund and of olde tyme it hath so continued, therfore I have sette the discription of the same after the said Britayne, which I have taken out of Policronicon. And because it is necessarie to alle englissbmen to knowe the propretees, commoditees and mervailles of them, therfore I have sette them in enprunte according to the translacion of Trevisa, whiche atte request of the lord Barkeley translated the book of Policronicon into Englishsh.]

²⁷ Voir A. Mairey, « Qu’est-ce que le peuple ? Quelques réflexions sur la littérature politique anglaise de la fin du

La « commune » ou la « communauté du royaume », ainsi que les termes apparentés – « la commune/les communes » en tant qu'incarnation ou représentation de cette communauté, et le *common weal* comme son bien commun – forment probablement la structure linguistique et idéologique la plus forte du discours politique anglais de la fin du Moyen Âge²⁸.

Et de fait, les études se sont multipliées ces dernières décennies, surtout depuis la parution en 1984 du livre de Susan Reynolds, *Kingdoms and Communities*²⁹. Ces études portent aussi bien sur les communes, en parlement ou non, que sur le *common profit* et le bien commun, ou encore sur le *common weal*. Elles s'articulent généralement autour d'une double [p. 119] problématique, celle du resserrement, ou non, de la communauté politique anglaise à la fin du Moyen Âge et au XVI^e siècle d'une part, et celle de son évolution sémantique et politique d'autre part, deux aspects évidemment essentiels pour une réflexion sur la conception d'une « nation » anglaise. En ce qui concerne le premier aspect, John Watts soutient qu'il se produit effectivement un resserrement indéniable de ce que l'on entend par commune au cours du XV^e siècle, et plus encore au tournant des XV^e et XVI^e siècles :

Le terme *commons*, qui jusque-là signifiait *communitas*, et qui impliquait une certaine participation aux affaires communes de la « *policie* », se précise, si bien qu'il ne conserve ce sens que dans le cadre spécialisé du Parlement. Les *commons* en tant que groupe sont beaucoup plus manifestement et plus simplement les classes inférieures³⁰.

Ce déplacement sémantique conduirait progressivement à une diminution de la place centrale de cet ensemble de notions au profit de la *respublica*, conçue comme plus oligarchique. Toutefois, la notion de *commonweal* reste importante, même si elle change de nature et c'est le second aspect de cette problématique. Cette période verrait en effet le passage progressif du *common weal*, en deux mots, au *commonweal*, en un mot, qui selon Cathy Shrank signifierait à la fois le bien commun et la politique pour y parvenir³¹. Elle observe cette transformation en comparant la version manuscrite du *Serpent of Division*, une œuvre sur César composée en 1422 par Lydgate – son seul texte en prose³² – et sa réédition en 1590, marquée par quelques transformations, avec une des premières pièces historiques, écrite dans les années 1560 et intitulée *Gordobuc*. Elle conclut à un déplacement du *commonweal* au centre du débat politique dans la seconde moitié du XVI^e siècle alors que la communauté ne se trouverait qu'à la marge du *Serpent*. Mais revenons au XV^e siècle et soulignons que le *Serpent of Division* est loin d'être le texte le plus diffusé de Lydgate : il ne subsiste que dans quatre manuscrits, alors que son œuvre versifiée a connu une diffusion beaucoup plus large, qui se chiffre en dizaines de manuscrits. En outre, le poète bénédictin est le premier à utiliser

Moyen Âge », *Médiévales*, 57 (2009), p. 53-74.

²⁸ J. Watts, « Les 'communes' : le sens changeant d'un mot au cours du XV^e siècle », *La société politique à la fin du XV^e siècle dans les royaumes ibériques et en France occidentale : élites, peuples, sujets*, éd. V. Challet, H. R. Oliva Herrero, J. Valdeón Baruque, J.-P. Genet, Valladolid/Paris, 2007, p. 197-216, ici p. 207.

²⁹ S. Reynolds, *Kingdoms and Communities in Western Europe, 900-1300*, Oxford, 1984.

³⁰ Watts, « Les 'communes'... », *loc. cit.*, n. 28, p. 206.

³¹ C. Shrank, « Community », dans *Cultural Reformations, op. cit.*, n. 3, p. 441-458, ici p. 445.

³² Voir M. Nolan, « The Art of History Writing : Lydgate's *Serpent of Division* », *Speculum*, 78/1 (2003), p. 99-127.

régulièrement le terme de *communalte*, à 19 reprises, par exemple, dans les extraits sélectionnés de la *Fall of Princes*. Ce terme y est associé principalement à *profit*, *substaunce* ou *foorthbre*, verbe qui signifie améliorer ou profiter à [p. 120] quelque chose ou quelqu'un. En fait, les associations ne diffèrent pas significativement des associations du terme *commune* en général – on reste dans le même registre sémantique, même si l'emploi de ce dérivé substantivé témoigne, à mon sens, de la grande importance de la notion de communauté dans les années 1420.

Mais cet ensemble de termes reste encore essentiel dans la seconde moitié du XV^e siècle. En témoigne par exemple le traité politique le plus important de la période, *On the Governance of England* de sir John Fortescue, dans lequel il insiste sur la notion de communauté politique du royaume comme actrice à part entière d'un contrat politique anglais. Son insistance se manifeste notamment par le fait qu'il modifie légèrement, à cet effet, le mythe de fondation troyen du pays³³.

Chez Caxton toutefois, le terme *communete* n'apparaît pas et le terme *commune* est relativement peu fréquent dans les prologues – 19 occurrences en tout. Caxton emploie à 7 reprises l'expression *commune peple* dans des contextes où elle qualifie clairement les classes inférieures – ce qui est pratiquement inexistant dans le corpus poétique, et qui va donc dans le sens des hypothèses de John Watt sur un resserrement du terme. Le resserrement est toutefois relatif chez Caxton, puisqu'on retrouve également à 5 reprises l'expression *common well*. En outre, le projet général de Caxton, comme je l'ai suggéré ailleurs, est tourné vers une communauté anglaise – classes inférieures comprises – pour laquelle il entend produire un corpus de référence en anglais³⁴.

En conclusion, un certain nombre d'éléments peuvent finalement renvoyer à une communauté nationale dans les dernières décennies du XV^e siècle, mais plus ou moins présents, et plus ou moins articulés bien avant : une perception forte de l'entité « Angleterre », et pas seulement en opposition à la France et au reste des îles britanniques ; un discours politique articulé autour de la notion de communauté du royaume ; l'affirmation d'une littérature anglaise spécifique – de plus en plus en langue anglaise, même s'il faut encore compter avec le français ; et l'importance pérenne de deux grands mythes, ceux de Brutus et d'Arthur, encore peu contestés. Tout cela constitue une identité anglaise assez clairement définie – au moins pour la [p. 121] société politique active (la noblesse, la *gentry*, les élites urbaines, une partie du clergé), celle qui lit tous ces textes. Évidemment, cette construction n'implique pas pour autant une univocité ; les

³³ A. Mairey, « Mythe des origines et contrat politique chez Sir John Fortescue », *Avant le contrat social. Le contrat politique dans l'Occident médiéval (XIII^e-XV^e siècles)*, éd. F. Foronda, Paris, 2011, p. 417-433.

³⁴ Mairey, « William Caxton... », *loc. cit.* n. 20.

individus s'insèrent toujours dans de multiples communautés, aux niveaux locaux, régionaux, « nationaux » et internationaux et doivent donc jongler avec des identités multiples. Malgré son entreprise de construction d'une communauté anglaise, Caxton est avant tout un marchand londonien, qui loue tout autant, si ce n'est plus, Londres que le « noble royaume d'Angleterre ».

Aude Mairey